

Notice

Dorothy B. Porter (1905-1995), une bibliothécaire au service de l'histoire des Noirs aux États- Unis

Hélène Le Dantec-Lowry

Cette notice a été réalisée par **Hélène Le Dantec-Lowry** dans le cadre du projet Sorbonne Paris Cité « Ecrire l'histoire depuis les marges » (EHDLM).



Notice de la traduction de **Laurent Vannini**

Dorothy B. Porter, « Sarah Parker Remond, abolitionniste et femme médecin »

« Sarah Parker Remond, Abolitionist and Physician », *The Journal of Negro History* 20, n. 3, juillet 1935, p. 287-293.

Introduction

Même si c'est surtout à partir des années 1940 qu'on note un intérêt plus marqué pour l'histoire des Noirs aux États-Unis de la part des historiens blancs, dans les années 1930 déjà, cette histoire prenait de l'ampleur : d'abord par l'interview d'anciens esclaves dans un projet du gouvernement fédéral pendant le New Deal, le *Writers' Project* du Works Progress Administration, qui permit de mettre au jour l'expérience de l'esclavage ; ensuite par la réponse d'historiens noirs à l'idée alors répandue que les Africains-Américains ne possédaient ni histoire, ni culture. Parmi ces historiens, Carter G. Woodson publia ainsi *The Mis-education of the Negro* (1933 ¹), s'efforçant de contrer les historiens du Sud qui revisitaient le mythe de la « Cause perdue ² » pour redonner une image positive au Sud sécessionniste. Un peu plus tard, l'historien blanc Melville Herskovits écrivait *The Myth of the Negro Past* (1941 ³) pour souligner les racines africaines d'une culture africaine-américaine bien spécifique ⁴.

Les années 1930, celles de la Grande Dépression, furent particulièrement difficiles pour les Africains-Américains, y compris pour les femmes noires qui, malgré tout, connurent quelques avancées. Ainsi, en 1935, l'éducatrice et activiste Mary McLeod Bethune fondait le National Council of Negro Women, une association d'entraide destinée aux Africaines-Américaines et, en 1937, au moment de la Renaissance de Harlem, l'écrivaine Zora Neale Hurston publiait son roman *Their Eyes Were Watching God* ⁵. Parallèlement, il était toujours difficile pour la majorité des Noires, toutes classes sociales confondues, de faire des études, notamment dans l'enseignement supérieur. Jusqu'aux années 1950, malgré l'arrêt

Brown de la cour Suprême en 1954 sur la déségrégation à l'école, les femmes noires, malgré quelques exceptions nous le verrons, eurent en effet peu accès à l'université et surtout à des diplômes avancés ⁶. Comme le rappelle *Pero Dagbovie*, pendant la période dite de « Jim Crow » les femmes noires éduquées étaient socialisées pour travailler avant tout dans des professions vues comme « féminines », en tant que secrétaires, enseignantes, infirmières et bibliothécaires ⁷, comme ce fut le cas pour l'auteur de cet article, Dorothy Porter (1905-1996 ⁸). Par ailleurs, la vaste majorité des étudiants noirs étudiaient dans des universités noires (*Historically Black Colleges* ⁹).

Si les historiens professionnels étaient avant tout des hommes, Dagbovie rappelle que les bibliothécaires telles Dorothy Porter contribuèrent grandement à l'écriture de l'histoire des Noirs aux États-Unis et dans la diaspora par leur travail de collecte d'informations et la constitution d'archives ¹⁰. Dorothy Porter écrivit aussi divers essais touchant à des sujets en histoire africaine-américaine et faisait partie, en ce sens, des femmes noires qui écrivirent et publièrent avant les années 1950, et ce en dehors de toute formation formelle dans ce domaine. Elle s'inscrivait alors dans une tradition d'écriture de l'histoire africaine-américaine, dans un contexte marqué par la ségrégation ¹¹, comme nous le verrons avec cet article de 1935 qui porte sur une abolitionniste noire du Nord, Sarah Parker Remond, à une époque où l'on mentionnait encore rarement les contributions des femmes noires à la lutte contre l'esclavage ou leur rôle dans l'histoire africaine-américaine ou celle des États-Unis en général.

Dorothy B. Porter et les collections sur les Noirs à Howard University

Née en 1905 à Warrenton en Virginie dans une famille de la bourgeoisie noire — son père, avide lecteur et érudit, était médecin — Porter étudia en 1923 dans une École normale pour Noirs (Minor Normal School ¹²) de Washington pour se former à l'enseignement. Elle s'inscrivit à Howard University, université noire, en 1926, et y reçut en 1928 un diplôme de second cycle (B.A.) avant de partir pour New York et préparer un second diplôme de deuxième cycle (BLS) en 1931 puis un Master (MS) en bibliothéconomie (*library science*) en 1932 à Columbia University, où elle fut la première Noire à obtenir ce master. Au cours de ces années, elle put travailler comme bibliothécaire en lycée, puis dans différentes bibliothèques à New York et Washington. Forte de cette expérience, elle fut recrutée, dès 1930, par Howard University comme responsable de la collection des productions par des Noirs. Porter, bibliothécaire, mais aussi chercheuse (*scholar librarian*), effectuait de nombreuses tâches qui allaient bien au-delà des définitions étroites du rôle de bibliothécaire, dont l'emploi était réservé à la fin du XIXe siècle à des hommes blancs lettrés et diplômés et socialement privilégiés, tandis que, plus tard, ces mêmes hommes furent les seuls à avoir accès à des postes de conservateurs.

Comme le note Cheryl Knott, Dorothy Porter, nommée à la tête des collections de la bibliothèque de son université, occupa longtemps un

emploi rarement accessible pour une femme, d'autant plus une femme noire, même si c'était dans une institution africaine-américaine ¹³. Elle avait obtenu ce poste alors que la Grande Dépression avait un impact particulièrement délétère pour les Noirs et, avant tout, ceux de la classe ouvrière et du secteur tertiaire ¹⁴. Paula Giddings indique que les Africaines-Américaines des couches sociales plus aisées enregistrèrent néanmoins quelques progrès visibles et représentaient ainsi un nombre croissant des diplômés des collèges et universités noires ¹⁵. Ceci à un moment, dans les années 1930 puis surtout dans les années 1940, où les universités noires se développaient très vite et quand les grèves des étudiants dans les années 1920 y avaient conduit leurs administrations à transférer le contrôle d'institutions telles que Fisk University ou Howard University à des professeurs noirs ¹⁶.

À Howard, Porter fut chargée notamment de trier et cataloguer le legs de Jesse Moorland, un pasteur noir, ancien étudiant de Howard, qui avait été à la tête de la branche locale de la Young Men's Christian Association (YMCA) et fut cofondateur de l'Association for the Study of Negro Life and History (ASNLH) avec l'historien Carter G. Woodson ¹⁷. Ce legs consistait en 3 000 documents, principalement des livres et des périodiques publiés par des Africains-Américains. Plus tard, en 1946, la bibliothèque ajouta le fonds Spingarn à ses collections, après l'acquisition de la bibliothèque privée d'Arthur B. Spingarn (1878-1971), un collectionneur blanc qui avait été avocat et avait participé activement au combat pour l'égalité des Noirs, notamment comme membre de la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP), organisation en faveur des droits civiques créée en 1909. Sa collection comportait notamment un grand nombre d'ouvrages, souvent des éditions rares,

par des auteurs noirs, y compris d'Amérique latine — des Cubains et Brésiliens par exemple. La bibliothèque s'appelle d'ailleurs le Moorland-Spingarn Research Center et comprend également d'autres legs que celui de Spingarn, dont celui de l'abolitionniste blanc Lewis Tappan ¹⁸.

Au-delà de ces legs, Dorothy Porter, qui travailla longtemps seule sans aucun soutien financier de son université ou presque, trouva pourtant divers moyens de rassembler et de gérer — avec manifestement beaucoup d'enthousiasme et de générosité — des documents pour sa bibliothèque en contactant libraires (*book dealers*), éditeurs et amis, en allant à des ventes aux enchères, en « suppliant » des auteurs de lui donner leur(s) ouvrage(s) pour sa collection et en parcourant les ventes privées, du type « vide-grenier ». Elle dit d'ailleurs de son travail, une fois arrivée à Howard University :

Je n'avais ni personnel, ni financement et j'ai dû mendier et mendier encore et aussi chercher des livres dans des sous-sols et partout où je pouvais en trouver [...]. Mon travail consistait à rassembler ce qui était déjà sur place puis à acquérir tout ce que je pouvais ailleurs – auprès de libraires et amis, par tous les moyens, sauf le vol ¹⁹.

Quand elle avait un peu d'argent, elle achetait des livres, non seulement aux États-Unis, mais aussi au cours de ses voyages en Europe et en Afrique. Le président de son université, Mordecai Johnson lui faisait par ailleurs don de livres qu'il recevait. Au fil des années, elle réussit aussi à obtenir des cartons d'archives diverses de personnages noirs éminents, dont par exemple une partie des archives de Mary Church Terrell ²⁰. Les contacts qu'elle avait accumulés au cours de ses années d'étude et de ses emplois dans différentes bibliothèques, y compris pendant la Renaissance de

Harlem, lui permirent d'acquérir ainsi des documents inestimables qui ajoutèrent beaucoup au caractère exceptionnel des collections de l'université. Bref, comme le rappelle Cheryl Knott, « les livres qu'elle intégra à la collection fragmentée de la Moorland Foundation Library en augmentaient la cohésion » et en firent l'une des plus importantes collections des États-Unis sur les Africains-Américains ²¹. En 1958, elle persuada son université d'acheter la collection de musique noire d'Arthur Springarn, composée notamment de nombreuses partitions, diversifiant ainsi un fonds qui allait bien au-delà des seuls ouvrages imprimés et qui comprenait plus de 180 000 pièces lors de son départ à la retraite en 1973. En plus des ouvrages académiques par des auteurs noirs, des journaux et périodiques ou encore des mémoires de master et des thèses des étudiants de l'université — soit des sources classiques pour une bibliothèque universitaire ouverte aux étudiants et aux chercheurs — cette collection incluait également documents sur et par des éducateurs et des artistes, sources en histoire orale, photographies et documents sonores. Comme le rappelait Porter elle-même dans un discours du 13 février 1957, au Morgan State College de Baltimore à l'occasion de la célébration de la « Negro History Week », les documents en histoire africaine-américaine qu'elle avait ainsi collectés englobaient :

« Livres et pamphlets, lettres manuscrites, journaux intimes, revues, documents de toutes sortes, feuillets, cartes, gravures, images, reproductions photographiques, disques phonographiques, bibelots de même que pièces de musées et documents éphémères variés ²².

Dorothy Porter avait ainsi rassemblé un large échantillon de productions par et sur les Noirs aux États-Unis et dans la diaspora africaine, très tôt au-delà des sources « classiques » en bibliothèque. Dans le même discours, elle mentionnait l'ouvrage de l'ethnologue,

linguiste et administrateur colonial français Maurice Delafosse (1870-1926), paru en 1931, *Negroes of Africa : History and Culture* 23 et indiquait que Delafosse soulignait l'existence de « livres vivants », soit des « poètes, musiciens, conteurs, danseurs » qui mémorisent les généalogies et faits et gestes de personnages importants et retiennent des croyances religieuses et des faits tribaux qui sont alors transmis d'une génération à l'autre, « chacun ajoutant à l'héritage reçu de la génération précédente 24 ». Malgré cette référence étonnante à la constitution d'archives par l'empire colonial français, souvent entreprise dans une logique de contrôle et de domination, cette mention de Delafosse permettait à Porter de souligner qu'il existe des sources diverses, admissibles et intéressantes en histoire africaine, et par association africaine-américaine, et de confirmer son choix de conserver et présenter des sources documentaires diversifiées, régulièrement au-delà du texte publié. En cela, elle devançait sans doute les pratiques des bibliothèques universitaires qui commencèrent plus tard seulement à incorporer des sources multiples, notamment visuelles et sonores 25. Dans son discours, Dorothy Porter insiste également sur la disponibilité de sources africaines et africaines-américaines, notamment publiées. Parallèlement elle met en avant le rôle d'une collection incluant aussi des sources non publiées, reconnaissant par-là sans doute l'accès difficile, longtemps, à l'écriture et à l'édition par de nombreux Noirs. Elle insiste alors sur la reconnaissance nécessaire de sources alternatives, permettant de rendre compte des productions fécondes par un groupe opprimé. La collection qu'elle a largement contribué à enrichir à Howard University reflète donc deux aspects indéniables : d'une part, la production riche et variée de documents publiés (ouvrages, essais, pamphlets, sermons, journaux et revues, certains anciens) ; de l'autre, la richesse de sources à la marge de l'écriture, au

sens propre.

En sus de sa recherche incessante de documents, y compris hors du canon des sources écrites et imprimées, du moins après quelques années classiquement consacrées au texte, Dorothy Porter s'inscrivait également dans une tradition genrée de l'archivage. Comme le note Julie Des Jardins, on doit reconnaître ici le rôle des femmes employées dans les bibliothèques et collections d'archives américaines : même si des hommes tels que Carter Woodson, W. E. B. Du Bois et Arturo Schomburg permirent de développer l'histoire africaine-américaine dans le mouvement de la New Negro History ²⁶, ce sont surtout les femmes au sein de ce mouvement qui contribuèrent à cataloguer, trier, conserver et faire connaître ces sources ²⁷. Des Jardins les décrit alors comme des « gardiennes » (*custodians*) d'une histoire africaine-américaine envisagée dans un sens élargi, puisqu'on y inclut des sources moins traditionnelles, et ce dès les années 1930 : on note par exemple des sources en histoire familiale et locale ou encore à propos des femmes noires, soient des sujets moins souvent considérés avant elles ²⁸. On le voit, le rôle de Dorothy Porter fut bien extraordinaire. Il lui permit en plus de dépasser les responsabilités d'une simple bibliothécaire, puisqu'elle produisit aussi des textes en histoire comme nous allons le voir à présent.

Dorothy Porter et l'écriture de l'histoire africaine-américaine

Comme nous l'avons indiqué précédemment, les responsabilités importantes de Porter dans l'édification de cette collection à Howard University, ses efforts incessants pour trouver toujours de nouveaux documents, ainsi que les 43 années en charge du Moorland-Spingarn Research Center — de 1930 à sa retraite en 1973 — et ses nombreux contacts permirent à son université de devenir un centre de documentation important pour de nombreux chercheurs et auteurs en quête d'informations sur les Noirs aux États-Unis, mais également en Afrique et dans la diaspora sur le continent américain. En cela, la collection gérée par Porter peut être comparée à celles du centre Schomburg à New York, où elle avait d'ailleurs travaillé à temps partiel quand elle était étudiante, et où elle s'occupa un temps de la collection du grand bibliophile Arturo Schomburg ²⁹. Ces compétences firent également d'elle un personnage incontournable pour les chercheurs intéressés par l'histoire africaine-américaine ³⁰.

Dorothy Porter, comme d'autres bibliothécaires, participa au catalogage des ouvrages, journaux et autres pièces de la collection sous sa responsabilité. En outre, elle prépara et publia un nombre conséquent de bibliographies et de catalogues qui permettaient de découvrir l'ampleur des collections à Howard et aussi de trouver des références utiles. En 1936 elle édita ainsi « A Selected List of Books by and About the Negro », liste de neuf pages parue dans le numéro de

février 1937 de la revue de la NAACP, *The Crisis*, éditée par W. E. B. Du Bois, qui s'ajouta ainsi à la bibliographie qui y était publiée chaque année par Spingarn. Dans les années qui suivirent, parurent régulièrement des ouvrages de références utiles aux chercheurs et étudiants, dont *North American Negro Poets : A Bibliographical Checklist of their Writings, 1760-1944*, en 1945, dirigé avec Arturo Schomburg, et aussi *The Negro in American Cities : A Selected and Annotated Bibliography* en 1967, *Negro Protest Pamphlets : A Compendium* en 1969 et, après sa retraite, *Afro-Braziliana : A Working Bibliography*, en 1978. Ces ouvrages dénotent son souci de faire connaître les publications sur et par des Noirs, notamment celles disponibles dans les collections à Howard. Ces volumes sur des sujets variés furent sans doute liés à des contextes académiques, politiques et socioéconomiques précis : un volume sur les villes qui reflétait, d'un côté, l'intérêt, en 1967, pour les centres urbains et notamment la situation de leurs résidents noirs, en lien avec l'augmentation, sur plusieurs décennies, du nombre de migrants en provenance du Sud et à une époque d'émeutes raciales ; de l'autre, les publications nombreuses, depuis celles de Du Bois puis de E. Franklin Frazier et d'autres chercheurs de l'École de Chicago jusqu'au nombre croissant d'études sur le ghetto à cette période. Ensuite, on note la parution en 1969 d'un volume, dirigé par Porter, de pamphlets protestataires, attestant l'ampleur et la continuité des protestations africaines-américaines et publié à une époque de mobilisations et de montée du nationalisme noir. Enfin, on note un souci de sa part de toujours montrer les Africains-Américains dans une logique diasporique qui incluait par exemple ceux qui vivaient en Amérique latine. La collection à Howard University comptait alors un nombre croissant de livres en histoire, sociologie et dans les sciences sociales en général, démontrant une production accrue sur les Africains-

Américains.

Ces compilations s'inscrivent dans une tradition de l'histoire africaine-américaine telle qu'elle fut écrite par des historiens professionnels ou amateurs dès le XIXe siècle : il fallait notamment offrir une image positive d'eux-mêmes aux Noirs et aider à combattre les préjugés dont ils étaient la cible. Très tôt on voit donc une production diversifiée qui participe à la quête pour la liberté et l'émancipation. On pense aux essais en histoire qui s'intéressaient aux grandes figures du passé parmi d'autres exemples. Il s'agissait aussi de mobiliser le passé pour répondre aux besoins et aux questions du présent et du futur ³¹. Porter fait état de cette démarche, alors qu'elle travaillait de concert avec Arthur Spingarn, lorsqu'elle explique :

Je ne savais rien de l'histoire noire quand je suis arrivée à Howard. Je connaissais le nom de Booker T. Washington et celui de Paul Laurence Dunbar, mais on ne m'avait rien enseigné sur l'histoire [des Noirs] au lycée, voyez-vous. [...] Je me suis donc efforcée de trouver tout ce qui était imprimé, et notamment avant 1835, c'est-à-dire à partir de 1795 ³².

Ces aspects sont présents de manière différente dans les écrits bibliographiques et historiographiques publiés par Dorothy Porter puisqu'elle cherchait aussi à faire sortir des auteurs noirs de l'oubli. La collection de productions anciennes, *Early Negro Writings 1760-1837*, publiée en 1971 chez Beacon Press, montre son désir de faire connaître les publications du XVIIIe et du début du XIXe siècles, préoccupation que l'on retrouve dans des ouvrages récents sur l'historiographie noire qui, après les essais fondateurs d'August Meier et Elliott Rudwick (*Black History and the Historical*

Profession, 1915-1980) et celui de Darlene Clark Hine (*The State of Afro-American History : Past, Present and Future*), parus en 1986, se penchent désormais sur leurs prédécesseurs — avant donc la création de l'Association for the Study of Negro Life and History et son fondateur Carter G. Woodson — comme c'est le cas par exemple pour John Ernest avec *Liberation Historiography* (2004) ou Stephen G. Hall et son *A Faithful Account of the Race : African American Historical in Nineteenth-Century America* (2009), parmi d'autres 33. Le travail de Porter est bien dans cette ligne-là, parfois dès les années 1940.

Une partie importante du travail de Dorothy Porter fut aussi d'assister les chercheurs et auteurs dans leur quête de sources documentaires. Elle obtint d'ailleurs la reconnaissance d'historiens comme Rayford Logan, qui la mentionne dans les remerciements de son ouvrage de 1954, *The Negro in American Life and Thought : The Nadir, 1877-1901*, tandis que Benjamin Quarles 34 la remerciait publiquement lors de son départ à la retraite en 1973. Plus récemment, Henry Louis Gates, Jr. dédia son édition de *The Bondwoman's Narrative* de Hannah Crafts à sa mémoire 35. Dans leurs remerciements, Quarles et Gates faisaient allusion au travail de bibliothécaire de Dorothy Porter ; ils mentionnaient également ses essais en histoire, rappelant par-là que Porter était non seulement une bibliothécaire et une bibliophile, mais qu'elle avait aussi publié des travaux en histoire africaine-américaine.

C'est cet aspect de Porter que nous examinerons maintenant, par l'analyse de l'article choisi pour cette anthologie, « Sarah Parker Remond. Abolitionist and Physician », publié dans *The Journal of Negro History* en 1935. Cette revue, devenue *The Journal of African American History* en 2001, avait été créée en 1916 par l'historien Carter G. Woodson et est publiée depuis par l'Association for the

Study of Negro Life and History (ASNLH) fondée par Woodson et Jesse M. Moorland en 1915. Dans son article sur Woodson, l'ASNLH et les femmes, Dagbovie remarque que celui-ci avait une vision stéréotypée des femmes, courante alors chez les hommes noirs, mais il note malgré tout qu'il avait inclus plusieurs contributions sur les Africaines-Américaines ou par des auteurs noirs dans le *Journal of Negro History* : dix essais sur des femmes entre 1916 et 1950, la plupart sous la plume d'auteurs masculins, alors que, certes, le nombre de chercheuses étaient encore très réduit. On trouvait quand même quelques essais par des femmes noires — par Mary Church Terrell en 1917 et Alice Dunbar-Nelson en 1916 et 1917 — mais ceux-ci ne portaient pas particulièrement sur des questions en histoire des femmes. Dagbovie souligne que les sujets sur les femmes furent davantage à l'honneur dans les années 1930 : les réflexions de Frazier sur le rôle dominant des femmes dans les familles des esclaves (« The Negro Slave Family » en 1930) ou les notices sur les contributions des Africaines-Américaines, par exemple le texte de Woodson sur l'éducatrice Emma Francis Grayson Merritt en 1933 ³⁶. C'est dans cette décennie que parurent des notices biographiques sur l'abolitionniste Sarah Parker Remond (1815-1894) par Dorothy Porter en juillet 1935 et une autre sur la poète Phyllis Whitley (1753-1784) par Edward D. Seeber, un historien comparatiste, en juillet 1939 ³⁷.

L'article de Porter sur Remond est en effet d'avantage un essai biographique qu'un article analytique. En cela, il n'est pas forcément différent de publications de l'époque dans le *Journal of Negro History* ou en histoire en général, les deux styles existant souvent côte à côte. En tout cas, l'essai de Porter emploie les méthodes historiennes en cela qu'il est basé sur des sources de l'époque considérée : d'un côté, des ouvrages d'histoire ou des témoignages publiés lors du vivant de

Remond, comme l'étude de Willam C. Nell, *The Colored Patriots of the American Revolution* (Boston, 1855) et la biographie de Garrison par ses enfants, *William Lloyd Garrison, 1805-1879*, parue en 1889 ; de l'autre, des articles de la presse abolitionniste, dans *The Anti-Slavery Advocate* et le *Freedman*, et les rapports de plusieurs associations anti-esclavagistes au Royaume-Uni ou ceux de l'American and Foreign Anti-Slavery Society à New York en 1853. Porter inclut aussi une lettre de Sarah Remond publiée en 1858 dans *l'Anti-Slavery Advocate*, qu'elle avait écrite à un ami de l'éditeur et qui fut publiée en préparation de son voyage en Angleterre dans le cadre de la lutte contre l'esclavage (p. 289-290).

L'étude de Porter rappelle donc l'écriture assez courante alors de biographies de personnages noirs qui permettaient de faire connaître leur rôle, dans une quête de reconnaissance cherchant à prouver l'humanité et les qualités des Africains-Américains de même que leur participation à la construction de la nation et à l'amélioration du sort des Noirs. Ce qui est intéressant dans le cas présent est le choix de Porter de se pencher sur une femme, Sarah Parker Remond, quand — dans les années 1930 en tout cas — les historiens noirs se penchaient peu sur les Africaines-Américaines, surtout en tant que figures de l'abolitionnisme, notamment au Nord. En outre, elle montre une abolitionniste noire alors peu étudiée et encore aujourd'hui sans doute moins connue que d'autres, telles les anciennes esclaves Harriet Tubman ou Sojourner Truth ou les Nordistes nées libres Sarah Louise Forten et Frances E. W. Harper.

Comme le décrit Dorothy Porter, Remond naquit dans une famille de Noirs libres à Salem dans le Massachusetts. Son père, né dans l'île de Curaçao, obtint la citoyenneté en 1811 et devint un entrepreneur à succès en tant que coiffeur, traiteur et grossiste en alimentation.

Sarah grandit dans une famille lettrée entièrement acquise à la cause abolitionniste, ce qu'on apprend dans un article plus long de 1985 écrit par Porter sur la famille Remond ³⁸.

Le court article de 1935 — il ne fait que sept pages et s'apparente donc bien à une simple notice — commence par rappeler le statut de Noirs libres, celui de Sarah Remond et de sa famille et indique le bon niveau d'éducation de la jeune femme à une époque où les enfants noirs pouvaient être inscrits dans les écoles publiques de la ville (p. 287). Dorothy Porter mentionne l'abolitionnisme actif de Sarah et son frère Charles, celui-ci étant alors très connu pour ses talents de conférencier : « le premier Noir à prendre la parole devant des auditoires américains au sujet de l'abolition de l'esclavage, et le Noir le plus célèbre avant l'émergence de Frederick Douglass » (p. 287). Tous deux furent actifs dans le mouvement abolitionniste et participèrent à des circuits de conférences contre l'esclavage aux États-Unis et en Europe. On sait ainsi que Sarah fit des conférences en Angleterre, en Irlande et en Écosse. Porter nous indique aussi qu'ils furent victimes de préjugés racistes et de discrimination, mais elle mentionne également que Sarah savait faire respecter ses droits. En page 288, on apprend ainsi qu'elle fut expulsée d'un lieu de conférences à New York mais qu'elle porta plainte et eut gain de cause et, plus loin en page 291-292, qu'elle réussit à se faire délivrer un visa pour la France, d'abord refusé en raison de sa couleur de peau. On découvre bien une femme indépendante, sûre de sa cause et prête à la défendre, qui fit des conférences à succès et était connue et souvent estimée par les habitants des villes qu'elle visitait et reconnue dans la presse locale (p. 288-291). On remarque aussi qu'elle réussit à recueillir des fonds pour la cause abolitionniste, par exemple en Angleterre en 1859 (p. 290). Porter note : « Il va sans dire qu'avec ces objectifs présents à son esprit, beaucoup fut accompli en soutien de la

cause qu'elle représentait si brillamment » (p. 291). Sarah continua ses conférences après l'abolition de l'esclavage en 1865, cette fois pour sensibiliser son auditoire, à Londres en 1867 notamment, sur la situation économique peu envieuse des affranchis et rappelant par exemple les services rendus par les soldats noirs pendant la guerre de Sécession (p. 292).

À la dernière page (p. 293), Porter nous informe laconiquement que Sara Remond avait manifestement décidé de s'installer en Europe et y avait obtenu son diplôme de médecin en 1871, à Florence en Italie, où elle était restée, fatiguée de son combat — en raison sans doute de « la lassitude qu'elle ressentait dans son combat contre les problèmes raciaux et l'indifférence affichée à l'égard des droits des Noirs » (p. 293) — et attirée par de meilleures opportunités en Italie.

Par cette notice sur Sarah Remond, Porter nous rappelle, sans vraiment l'analyser, le rôle des femmes noires dans le mouvement abolitionniste, alors influencé par une définition de la féminité qui reprenait certaines des règles décrétées par les Blancs sur le rôle nécessaire des femmes dans leur foyer avant tout — des règles souvent reprises dans les sermons à l'église ou dans la presse noires — mais marqué également d'une forme de respectabilité érigée en opposition aux stéréotypes sur l'infériorité des Noirs, qui permit aussi de promouvoir l'éducation d'Africaines-Américaines forcées le plus souvent de trouver un emploi salarié pour contribuer aux ressources limitées de leur foyer. On poussait alors les femmes noires à soutenir les activités de leurs pères, frères et maris, y compris dans le mouvement abolitionniste et il leur arrivait souvent de contribuer à cette cause par la levée de fonds, l'organisation des femmes de leur communauté et même, comme ici dans le cas de Sarah Remond, par des conférences. L'idéologie dominante sur les

femmes au XIXe siècle, qui leur limitait l'accès à l'espace public, était donc en partie repensée pour permettre aux Noirs d'atteindre leur but, à savoir l'abolition de l'esclavage et, une fois l'esclavage aboli en 1865, un traitement décent des Noirs émancipés. Comme le note Shirley Yee dans son étude sur les femmes noires dans le mouvement abolitionniste, les conventions genrées au sein de la population noire imposaient certaines restrictions que, pourtant, les Africaines-Américaines arrivaient régulièrement à redéfinir, par exemple concernant leur façon d'utiliser leur temps et leurs capacités ³⁹. Lee remarque également certaines récurrences dans les discours et écrits des abolitionnistes noirs, Remond comprise, à propos de l'esclavage, à savoir la dénonciation de l'exploitation sexuelle des femmes noires par les hommes blancs, l'impact de l'esclavage sur les mères asservies, l'espoir d'une alliance entre femmes noires et blanches et la nécessité d'améliorer les conditions des Noirs dans leur ensemble ⁴⁰.

Conclusion

L'article de Porter offre une simple ébauche du parcours de Sarah Remond et se contente de présenter quelques faits, avec ici et là des phrases interprétatives comme celles sur les raisons de son installation en Italie. La conclusion de l'article fournit pourtant des explications sur le but de cette publication. Après avoir vanté les vertus de la jeune abolitionniste, Porter écrit : « Dès lors, le nom de Sarah Remond devrait bénéficier d'une place de choix dans l'Histoire des Noirs aux États-Unis ». Pour Porter, il s'agissait bien de mettre en avant la valeur d'un personnage noir et de donner surtout un rôle

proéminent à une Africaine-Américaine, fait encore assez rare en 1935.

Son article de 1985, « The Remonds of Massachusetts », beaucoup plus long (36 pages) propose pour sa part le récit d'une trajectoire familiale bien plus complet et détaillé. En 1935, Porter, responsable des collections à Howard depuis assez peu de temps, cherchait manifestement à mettre en avant les documents qu'elle rassemblait et à les faire connaître à la communauté africaine-américaine des chercheurs et des lecteurs du *Journal of Negro History*. Dans une interview donnée au *Public Historian* en 1995, elle annonçait qu'elle souhaitait d'ailleurs compléter et achever son étude sur les Remond et écrire aussi un ouvrage sur William Cooper Nell ⁴¹, ce que son décès, cette année-là ne lui permit pas de faire ⁴².

Par ces deux articles sur les Remond et son parcours de bibliothécaire érudite sur plusieurs décennies, Porter réussit à inscrire les productions par et sur des Noirs dans le présent comme dans la mémoire collective, à les exhumer et à leur donner une place plus centrale, loin de la marge où on les avait longtemps cantonnées. Son rôle dans l'écriture de l'histoire africaine-américaine est indéniable. Parallèlement, ses nombreuses réalisations en tant que femme noire lui donnent une place importante parmi les Africaines-Américaines reconnues dans l'histoire des Noirs aux États-Unis.

Elle laisse derrière elle une collection vivante que d'autres complètent depuis à leur tour. Au cours de sa carrière, elle avait également accumulé un nombre considérable de documents, illustrations, dessins et autres sources visuelles ainsi que des objets sur et par les Noirs pour sa collection personnelle. Celle-ci a été donnée par sa fille en 2001 à l'African-American Research Library and Culture Center

(AARLCC) de la bibliothèque du Comté de Broward en Floride ⁴³, accroissant ainsi les ressources noires disponibles pour les chercheurs, les étudiants et les lecteurs curieux de mieux connaître l'histoire des Noirs aux États-Unis et dans la diaspora. Dans une démarche qui, au vu du manque de considération accordée aux Africains-Américains, peut être envisagée comme politique et même militante, Dorothy Porter concourut à construire une archive noire ⁴⁴ destinée d'abord à un lectorat africain-américain et marquée notamment, comme ses publications le démontrent, par son identité raciale et genrée. Comme d'autres archives, celle-ci est « ce qui différencie les discours dans leur existence multiple et les spécifie dans leur durée propre ⁴⁵ ». Elle est néanmoins spécifiquement noire car Porter l'avait sciemment organisée pour rendre visible des formes de connaissance du passé pas toujours bien reconnues, à des moments donnés, dans les récits et archives élaborés par les institutions dominantes. Cette construction met également « en évidence à quel point les identités nationales sont fondées sur des élisions, distorsions et secrets dans les archives » qui ont le pouvoir de former les récits nationaux dans leur ensemble avec « des implications concernant l'écriture de l'histoire, mais aussi le destin politique des groupes minoritaires et majoritaires ⁴⁶ ». En ce sens, la collection élaborée par Porter est bien une contre-archive subversive qui s'opposait à une archive encore souvent essentiellement blanche et masculine élaborée à l'exclusion d'autres récits, dans une logique similaire à la production de récits sur une histoire africaine-américaine encore souvent négligée ou déformée par les historiens blancs au moment de la parution de cette notice de Porter sur Sarah Remond.

Notes et compléments

1 Carter G. Woodson, *The Mis-education of the Negro*, 1933. Lire en ligne.

2 Dans les années 1860-1870, le Sud mit en avant une différente interprétation de la guerre de Sécession, selon laquelle la défaite du Sud esclavagiste était due à des circonstances exceptionnelles, et célébra la bravoure et l'héroïsme des anciens soldats confédérés, permettant alors de minimiser la victoire du Nord et de justifier le statut inférieur des anciens esclaves. Sur ce sujet voir Nicolas Barreyre et Paul Schor, *De l'émancipation à la Reconstruction : le Sud des États-Unis après la guerre de Sécession, 1865-1877*, Paris : CNED/PUF, 2009.

3 Melville Herskovits, *The Myth of the Negro Past*, London : Harper & Brother Publishers, 1941. Lire en ligne.

4 Voir Barbara J. Little, « Family Resemblances : A Brief Overview of History, Anthropology and Historical Archeologies in the United States », *International Handbook of Archeology*, Teresita Majewski et David Gaimster (dir.), New York : Springer, 2009, p. 363-381, p. 364.

Sur M. Herkovits et le débat autour de son livre, voir également Hélène Le Dantec-Lowry, *De l'esclave au président : discours sur les familles noires aux États-Unis*, Paris : CNRS Éditions, 2010, Chapitre 1.

5 Zora Neale Hurston, *Their Eyes Were Watching God*, 1937. En savoir plus.

6 On comptait quatre Noires avec un doctorat en 1925. La première Africaine-Américaine à compléter un doctorat en histoire fut Marion Thompson Wright qui écrivit une thèse sur l'éducation des Noirs dans le New Jersey à l'université de Columbia à New York, en 1940.

7 Pero Dagbovie, « Black Women Historians from the Late 19th Century to the Dawning of the Civil Rights Movement », *The Journal of African American History*, 89.3, « New Directions in African American Women's History » (été 2004), p. 241-261, p. 241.

Voir aussi Stephanie Shaw, *What a Woman Ought to Be and Do : Black Professional Women Workers during the Jim Crow Era*, Chicago : University of Chicago Press, 1996.

8 Porter publia d'abord sous le nom de Dorothy B. Porter, le B faisant référence à son nom de jeune fille, Burnett, et Porter étant le nom de son premier mari, James Amos Porter (1905-1970), artiste et historien d'art à Howard University, puis sous celui de Dorothy B. Porter Wesley, après son remariage avec l'historien Charles H. Wesley (1891-1987) en 1979. Nous utiliserons ici son nom tel qu'il apparaît dans l'article sur Sarah Parker Redmond.

9 Troy Duster, « The Long Path to Higher Education for African Americans », *Thought and Action* (automne 2009), p. 99-110, p. 104. Lire en ligne.

10 Pero Dagbovie, « Black Women Historians », p. 242.

11 Sur l'écriture de l'histoire africaine-américaine par les Noirs pendant les années de ségrégation, voir Pero Dagbovie, *African American History Reconsidered*, Urbana : University of Illinois Press, 2010 ;

John Ernest, *Liberation Historiography. African American Writers and the Challenge of History*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2004 ;

Claire Parfait, Hélène Le Dantec-Lowry et Claire Bourhis-Mariotti (dir.), *Writing History from the Margins. African Americans and the Quest for Freedom*, New York : Routledge, 2017.

12 Connu depuis 1929 comme le Miner Teachers College. Voir Avril Johnson Madison et Dorothy Porter, « Dorothy Burnett Porter Wesley : Enterprising Stewart of Black Culture », *The Public Historian* 7. 1 (hiver 1995), p. 15-40, p. 19.

13 Cheryl Knott, « Mettre la périphérie au centre : Dorothy B. Porter Wesley, bibliothécaire et chercheuse », in *Marges et histoire : des historiens africains-américains à l'histoire globale*, Hélène Le Dantec-Lowry, Matthieu Renault, Marie-Jeanne Rossignol et Pauline Vermeren (dir.), Presses universitaires de Tours François-Rabelais, à paraître.

14 Lorsque Dorothy Porter écrivait cet article en 1935, les Noirs souffraient particulièrement des années de crise et espéraient beaucoup des programmes du New Deal, qui pourtant les laissèrent souvent de côté. Leur combat pour l'égalité était mis à mal par les problèmes accrus de pauvreté et de chômage et par des conflits interraciaux alors même que le nombre de migrants noirs du Sud s'accroissait dans les villes du Nord. Malgré tout, un nombre conséquent d'Africains-Américains purent intégrer le Congress of Industrial Organization (CIO), un syndicat créé en 1935.

15 Paula Giddings, *When and Where I Enter : The Impact of Black Women on Race and Sex in America*, New York : Bantam Book, 1984, p. 204-205.

16 Darlene Clark Hine, *Hine Sight : Black Women and the Re-Construction of American History*, Bloomington : Indiana University Press, 1994, p. 221.

Sur les universités noires (HBCU), voir aussi la thèse de doctorat de James E. Alford, Jr. « For Alma Mater : Figthing for Change at Historically Black Colleges and Universities », Graduate School of Arts and Science, Columbia University, 2013, dans laquelle il explique les demandes des inscrits et des anciens étudiants pour être mieux intégrés dans les instances de ces universités : « Les années 1920 et 1930 représentaient deux décennies de protestation sur les campus universitaires, à travers les États-Unis, qui eurent un impact profond sur le changement des équipes dirigeantes dans les HBCU dans les années 1940. Les étudiants noirs (inscrits ou anciens) trouvèrent leur voix et se rassemblèrent pour réclamer l'intégration raciale de leur université, faire face aux lois ségrégationnistes, former des associations d'anciens étudiants, se battre pour être représentés dans les conseils d'administration et créer des organisations étudiantes capables de s'adresser directement aux administrateurs pour exprimer les demandes des étudiants », 11. Lire en ligne.

17 L'ASNLH est devenue depuis l'Association for the Study of African American Life and History (ASAALH).

Sur le rôle de Woodson dans la création de l'association, voir Pero Dagbovie, « Black Women, Carter Woodson, and the Association for the Study of Negro Life and History, 1915-1950 », *The Journal of African American History* 88.1 (hiver 2003), p. 21-41.

18 Voir Avril Johnson Madison et Dorothy Porter, « Dorothy Burnett Porter Wesley : Enterprising Stewart of Black Culture », *op. cit.*

19 Cité dans Avril Johnson Madison et Dorothy Porter, « Dorothy Burnett Porter Wesley : Enterprising Stewart of Black Culture », p. 23-24.

20 Mary Church Terrell (1863-1854) fut, avec d'autres, à l'origine de la création de la NAACP en 1909. Elle fut également active dans le mouvement en faveur du vote des femmes et la première présidente, en 1896, de la National Association of Colored Women qui rassemblait divers clubs de femmes noires et luttait contre le lynchage, la ségrégation de même que pour le vote des femmes et les droits civiques. En savoir plus.

21 Cheryl Knott, « Mettre la périphérie au centre : Dorothy B. Porter Wesley, bibliothécaire et chercheuse », *op. cit.*

22 Le discours de Porter est disponible sur le site d'une exposition, co-organisée par sa fille, Constance Porter Uzelac, qui lui avait été consacrée en 2001 au Bienes Center for the Literary arts, Broward Country Library, à Fort Lauderdale en Floride : « Dorothy Porter Wesley (1905-1995) Afro-American Librarian and Bibliophile an Exhibition ». Lire en ligne.

23 L'ouvrage d'abord édité en France en 1922 par Payot, fut publié en anglais en 1931 par Associated Publishers à Washington. [Lire en ligne et en anglais.](#)

24 Discours de Porter, mentionné en note 19. [Lire en ligne.](#)

25 Il faut toutefois noter que, hors même des bibliothèques, la collecte d'histoires orales et de documents sonores par exemple, s'était répandue et que ces sources documentaires et mémorielles étaient devenues acceptables depuis les années 1930 avec les programmes du WPA lors de la Grande Dépression. On pense à Zora Neale Hurston qui participa au Federal Writers' Project en Floride en 1938 et à d'autres auteurs africains-américains qui participèrent eux aussi au Federal Writers' Project, créé en 1935. On pense également aux interviews d'anciens esclaves du WPA (« Born in Slavery : Slave Narratives from the Federal Writer's Projects, 1936-38 », [lire en ligne](#)), mentionnées plus haut, et à l'enregistrement de chansons en 1939 par John and Ruby Lomax.

26 Sur ce courant historiographique et son incidence sur la manière d'enseigner l'histoire, voir John Hope Franklin, « The New Negro History », *The Journal of Negro History* 42.2 (avril 1957), p. 89-97.

27 Julie Des Jardins, « Black Librarians and the Search for Women's Biography during the New Negro History Movement », *OAH Magazine of History* (janvier 2006), p. 15-18, p. 15. [Lire en ligne.](#)

28 Dans son article Des Jardins mentionne Dorothy Porter mais également Catherine Latimer du Centre Schomburg (le Schomburg Center for Research on Black Culture) à New York (d'abord connu simplement comme la bibliothèque de la 135^e rue à New York, où Porter arriva en 1920) (*idem*, p. 16).

29 Voir Avril Johnson Madison et Dorothy Porter, « Dorothy Burnett Porter Wesley : Enterprising Stewart of Black Culture » et aussi Cheryl Knott, « Mettre la périphérie au centre : Dorothy B. Porter Wesley, bibliothécaire et chercheuse », *op. cit.*

30 Sur le rôle de Porter à Howard University, voir Janet Sims-Wood, *Dorothy Porter Wesley at Howard University : Building a Legacy of Black history*, Washington : The History Press, 2014. Sims-Wood fut bibliothécaire à Howard University, en charge de la collection Moorland-Spingarn.

31 Claire Parfait et al. (dir.), *Writing History from the Margins*, Routledge, 2017. Voir par exemple les ouvrages de William Cooper Nell, George Washington Williams et Benjamin Griffith Brawley.

32 Avril Johnson Madison et Dorothy Porter, « Dorothy Burnett Porter Wesley : Enterprising Stewart of Black Culture », p. 27.

33 Pour d'autres exemples, voir Claire Parfait et al. (dir.), *Writing History from the Margins*.

34 Benjamin Quarles est l'auteur notamment de « Antebellum Free Blacks and the Spirit of '76 » dans le *Journal of Negro History*, 1976, p. 229-242 et *Allies for Freedom : Blacks and John Brown*, New York : Oxford University Press, 1974.

35 Hannah Crafts, *The Bondswoman Narrative*, édité par Henry Louis Gates, Jr., New York : Warner Books, 2002.

Sur la reconnaissance des chercheurs envers Dorothy Porter, voir le chapitre de livre de Cheryl Knott, « Mettre la périphérie au centre : Dorothy B. Porter Wesley, bibliothécaire et chercheuse », *op. cit.*

36 Pero Dagbovie, « Black Women, Carter G. Woodson and the Association for the Study of Negro Life and History, 1915-1950 », *The Journal of African American History* 88.1 (hiver 2003).

37 Dans « Black Women » (note 23, page 40), Dagbovie note que le texte de Seeber reste essentiellement descriptif. Il indique par ailleurs que peu de femmes noires furent invitées à parler lors des conférences de l'ASNLH jusqu'à 1950, sauf pour Mary McLeod Bethune, d'abord en 1923 (p. 30). Bethune fut d'ailleurs élue présidente de l'ASNLH en 1936 (p. 31). En tant que présidente, Bethune créa une revue supplémentaire, destinée surtout aux enseignants, le *Negro History Bulletin*, qui servit à promouvoir l'histoire africaine-américaine dans les écoles, les églises et les foyers noirs et à annoncer les activités de l'association (p. 33-34). Porter y publia un article sur le rôle joué par les femmes noires en temps de guerre : « Negro Women in Our Wars », *The Negro History Bulletin*, Vol. 7 (juin 1944), p. 195-196, 215 (« Black Women », p. 36).

38 « The Remonds of Salem, Massachusetts : A Nineteenth-Century Family revisited », Reprinted from the American Antiquarian Society. Proceedings of the American Antiquarian Society, 95.2, 1985, p. 259-295. Lire en k=ligne.

39 Shirley J. Yee, *Black Women Abolitionists : A Study of Activism 1828-1860*, Knoxville, Tennessee : The University of Tennessee Press, 1992, 44 ; 84.

40 *Idem*. Voir également *Black Women in Nineteenth-Century American Life. Their Words, their Thoughts, their Feelings*, Bert J. Lowenberg et Ruth Bogin (dir.), University Park, Pennsylvania : Penn State University Press, 2010 [1976].

41 Avril Johnson Madison et Dorothy Porter, « Dorothy Burnett Porter Wesley : Enterprising Stewart of Black Culture », p. 39.

42 Une thèse a été depuis publiée sur Sarah Remond par Sybil Ventress Brownley, « Out of the Abundance of the Heart : Sarah Ann Parker Remond's Quest for Freedom », University of Massachusetts, Amherst, 1993. [Lire en ligne](#).

43 Pour avoir un aperçu de cette collection, voir le site de l'AARLCC.

44 Je remercie Nicolas Martin-Breteau de m'avoir suggéré cette analyse.

45 Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris : Gallimard, 1969, p. 171.

46 Antoinette Burtin, « Introduction : Archive Fever, Archive Stories », *Archive Stories : Facts, Fiction, and the Writing of History*, Antoinette Burtin (dir.), Durham, Caroline du Nord : Duke University Press, 2005, p. 1-24, p. 2 et 8.

Documentation



Dorothy B. Porter, “Sarah Parker Remond, Abolitionist and Physician”

[Lire l'article en anglais.](#)



Bibliographie de la notice « Dorothy B. Porter (1905-1995), une bibliothécaire au service de l'histoire des Noirs aux États-Unis »

Auteur(s)

Hélène Le Dantec-Lowry

Hélène Le Dantec-Lowry est professeure de civilisation américaine à l'Université de la Sorbonne Nouvelle. Elle est spécialiste de l'histoire culturelle et sociale des Noirs et des femmes aux États-Unis (XIX^e-XX^e siècles). Elle est également rédactrice en chef de la *Revue française d'études américaines*. Ses publications incluent *De l'esclave au Président. Discours sur les familles noires aux États-Unis* (CNRS Éditions, 2010) ; *Generations of Social Movements : Remembering the Left in the US and France* (Routledge, 2016), avec Ambre Ivol ; *Writing History from the Margins : African Americans and the Quest for Freedom* (Routledge, 2016), avec Claire Parfait et Claire Bourhis-Mariotti.

Références de citation et licence

Le Dantec-Lowry Hélène (2018). "Dorothy B. Porter (1905-1995), une bibliothécaire au service de l'histoire des Noirs aux États-Unis", *in* Le Dantec-Lowry Hélène, Parfait Claire, Renault Matthieu, Rossignol Marie-Jeanne, Vermeren Pauline (dir.), *Écrire l'histoire depuis les marges : une anthologie d'historiens africains-américains, 1855-1965*, collection « SHS », Terra HN éditions, Marseille, ISBN: 979-10-95908-01-2 ([http://www.shs.terra-hn-editions.org/Collection/?Dorothy-B-Porter-une-biblio \(...\)](http://www.shs.terra-hn-editions.org/Collection/?Dorothy-B-Porter-une-biblio (...))), RIS, BibTeX.



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

**Écrire l'histoire depuis les marges :
une anthologie d'historiens
africains-américains,
1855-1965**



 **LIRE EN LIGNE ET EN PDF**

Sous la direction de :
**Hélène Le Dantec-Lowry,
 Claire Parfait, Matthieu Renault,
 Marie-Jeanne Rossignol
 et Pauline Vermeren**



979-10-95908-01-2
V1 - mai 2018

Publication de recherche
des SHS en édition Web,
pdf et en libre accès



<http://www.shs.terra-hn-editions.org/Collection/>

Flyer

**Sous la direction de
Hélène Le Dantec-Lowry, Claire Parfait,
Matthieu Renault, Marie-Jeanne Rossignol
et Pauline Vermeren**

Après une longue période d'oubli, les historiens africains-américains du XIX^e siècle et des premières décennies du XX^e siècle ont récemment été redécouverts. Leurs travaux sont à nouveau disponibles aux États-Unis et ont donné lieu à quelques monographies et ouvrages collectifs. En revanche, ils demeurent peu connus en France. Cette publication collective en ligne en libre accès est destinée à les faire connaître en proposant une sélection de chapitres et articles traduits en français pour la première fois. Chaque traduction s'accompagne d'une notice détaillée rédigée par un.e spécialiste, qui donne des indications biographiques sur leur auteur.e et permet de situer l'article ou le chapitre à la fois dans le contexte général de la période à laquelle il a été produit et dans l'historiographie africaine-américaine.

Cette anthologie de textes d'historiens et intellectuels africains-américains (dont deux femmes), constitue le troisième et dernier volet du projet Sorbonne Paris Cité « Écrire l'histoire depuis les marges ». Ce projet, porté par les universités Paris 13, Paris Diderot et Sorbonne Nouvelle, a rassemblé des spécialistes de l'Amérique du Nord, plus précisément en histoire, histoire du livre et philosophie, autour de la question de l'écriture de l'histoire depuis les marges, envisagée à partir du cas des historiens africains-américains des XIX^e-XX^e siècles.

L'anthologie soulève des questions pertinentes aujourd'hui encore, qu'il s'agisse de la question de la légitimité du militantisme dans les travaux d'un historien ou d'une historienne ou de l'exclusion de certaines catégories de la population du récit national.

Partenaires

Publication soutenue par Sorbonne Paris Cité, en particulier les universités Paris 13, Paris Diderot, Sorbonne Nouvelle.

